

LECTURE DÉCOUVERTE N° 15

PROPOS SUR L'OPTIMISME

Discours prononcé au Lycée Descartes (juin 1957) par le Professeur Pierre Vialle

Labiche se levant, sous les voûtes de l'Institut, pour prononcer son discours de réception à l'Académie Française, le commença en ces termes : « C'est la première fois que j'ai une épée au côté et je n'ai jamais eu aussi peur ».

Nous ne sommes pas sous la Coupole.

Cette cérémonie est, avant tout, une fête de famille.

En prenant la parole, je n'en éprouve pas moins un trouble, plus interne, je vous l'assure, qu'en faisant usage de mon bistouri.

Vous le concevrez aisément. Il ne s'agit plus, pour moi, d'intervenir sur des corps mais sur des consciences : celles de jeunes êtres, pleins d'appréhension devant la vie, et qui, cependant, attendent beaucoup d'elle.

N'est-ce pas demander beaucoup à un chirurgien ?

Vous m'avez fait, Monsieur le Recteur, un grand honneur en m'offrant de présider cette distribution des prix ; vous m'en voyez très flatté. Mais je sens à quel péril il m'expose.

Pour prononcer une allocution devant des maîtres aussi éminents je n'ai d'autres titres que le fidèle attachement que je garde à cette grande Maison, dont je fus l'élève souvent dissipé pendant plus de douze ans.

Veillez trouver dans l'expression de ce sentiment le témoignage le plus valable de ma gratitude.

Notre grand Descartes estimait, avec une ingénuité bien flatteuse pour les disciples d'Hippocrate, qu'on ne peut trouver que dans la médecine, qui essaie de remédier aux infirmités des hommes, les moyens de rendre ceux-ci plus sages, plus accomplis et, par conséquent, plus heureux.

Il est incontestable que la médecine apporte un grand réconfort à l'humanité et vous savez tous qu'au cours de ces dernières années, médecine et chirurgie ont singulièrement perfectionné l'art de guérir.

Hélas, elles ne sont pourtant pas parvenues à mettre le bonheur à notre portée.

Elles habituent cependant ceux qui l'exercent à entretenir en eux une disposition sans laquelle les remèdes qu'elles administrent seraient inopérants : je veux parler de l'enthousiasme, de l'optimisme.

L'optimisme n'est pas le contentement béat, ce n'est pas affirmer que les choses vont bien quand elles vont mal ; c'est une confiance dans les forces et l'intelligence humaines pour faire plier les événements à la volonté de celui qui agit.

Comme, pour ma part, je crois beaucoup à sa vertu, non seulement sur les malades mais sur ceux qui sont en bonne santé, ce sont des conseils d'optimisme que je vais me permettre de donner au jeune et intimidant auditoire que j'ai sous les yeux.

Mes jeunes amis,

Préoccupé par cette séance d'aujourd'hui, la nuit dernière, mon vieux Lycée Descartes m'est apparu en rêve.

Franchie la grille, j'ai traversé les cours.

Sous les pieds, dans le cœur, le petit bruit de gravier des souvenirs, souvenirs des amis disparus :

Fernand Chauveau déjà sincère et délicat aquarelliste ;

Joseph Leccia toujours impétueux, vif et loyal.

Je me suis dirigé sûrement vers mon ancienne place, du même pas tranquille qu'autrefois.

Voici la chaise carrée et noire, avec son pupitre incliné, l'ardoise, les tables.

Tables hachées d'entailles, taraudées d'hiéroglyphes, perforées de primitifs rébus, tables glozéiennes, indestructibles sous le canif, vivantes encore de toute une personnalité juvénile ; dure, douce et noire glaise sculptée par le passé.

Il y a d'ailleurs, dans cet « âge du bois », des époques différentes, correspondant aux paliers successifs des classes lentement gravis.

Sur les planches de chêne où furent ouverts les premiers dictionnaires grecs, avec quelle mélancolique ironie avons-nous retrouvé tout un rêve de prénoms féminins, gravé par des forces naissantes !

Ah ! les tables sont de précieux documents pour qui vient déchiffrer son passé...

Dans la mienne, déjà, de savantes incisions chirurgicales...

J'ai retrouvé les rêves qui flottaient dans la chaleur sifflante des calorifères.

J'ai revu le cabinet d'histoire naturelle qui rappelait les vieux collèges, avec leurs régents, leur bouteille de Leyde et leur écorché...

Les études ; les curieux offices, dont les cinquante baquets de porcelaine alignés convoquaient jadis, chaque samedi, des colonnes d'internes à se tremper les pieds dans l'eau.

Sous les combles aux larges verrières, l'atelier de dessin.

Notre Professeur, M. Lanteigne, assurait successivement, le même jour, des cours au Lycée de garçons, puis au Lycée de jeunes filles. Il nous offrait ainsi l'inespérée et fabuleuse possibilité de correspondre avec ces jeunes demoiselles, convoitées dans le plus grand secret.

Par ruse, nous nous emparions de son grand feutre noir à larges bords et glissions, entre la calotte et le ruban, nos billets doux enflammés.

Involontaire et innocent véhicule, ce chapeau allait faire, le cours terminé, la convoitise des élèves du Lycée Balzac qui, à leur tour, s'en saisissaient et déchiffraient, fiévreusement je l'espère, nos premiers poèmes d'amour...

Sans le savoir, par son chapeau, M. Lanteigne fut le tendre précurseur du « Courrier du Cœur ».

La classe de Latin.

Ces versions latines où six hexamètres se multipliant, par une génération toute spontanée, en soixante contresens, me laissaient brisé et fourbu.

Et ces devoirs terminés le matin même, grâce à une copie fraternelle.

C'était aussi l'époque, s'il faut tout dire, des traductions juxtalinéaires achetées chez M. Gambier...

Je ne crois pas beaucoup aux déclinaisons, ni aux conjugaisons. Cela ne signifie pas, bien entendu, que je ne leur reconnaisse aucune espèce de valeur intrinsèque, non...

Je veux simplement dire que la connaissance de la syntaxe ou de la littérature latine n'est pas, à mes yeux, le sûr garant de la culture.

Réflexions réconfortantes, n'est-ce pas, pour beaucoup d'entre nous...

Peu importe l'indolence chez les écoliers.

L'intelligence finit par triompher et, en dépit du proverbe, le temps perdu se rattrape toujours dans cet ordre d'idées.

Ce qu'il faut, c'est que les élèves baignent dans l'atmosphère des humanités ; qu'ils vivent dans le voisinage, invisible peut-être, tout d'abord, mais présent, des grands souvenirs d'une civilisation.

Dans l'ombre inconsciente, les mots s'ajustent et les phrases et les idées.

Un univers naît de bribes éparses.

Et qui sait si le ciel ne nous paraît pas plus beau par les jours d'été et l'eau plus fraîche, grâce à quelques syllabes virgiliennes, que nous avons distraitemment frôlées dans notre enfance.

J'ai retrouvé tout un monde irrémédiablement disparu.

Mes regards sur le passé ne sont pas de regrets, mais de fidélité à ce qui eut, à son heure, la force du présent.

Ma vision s'est dissipée, le temps n'est plus aux rêveries.

Mais c'est parce que la période que nous traversons est ce qu'elle est, tendue, triste et même, à l'occasion, assez proche du désespoir, que vous devez entendre des paroles d'espérance.

Jamais le monde n'a connu autant d'inquiétude.

Vous la voyez tous les jours, exprimée par la littérature, le théâtre, la philosophie, qui ont toujours été le miroir d'une époque.

Toutes les valeurs sont bouleversées.

Il n'est pas jusqu'aux méthodes d'enseignement qui ne subissent le contre-coup d'une volonté de renouvellement à tout prix.

Certains petits faits ne manquent pas de frapper votre imagination :

Les pratiques d'éducation sont en train de se transformer.

On parle d'instruire les cerveaux enfantins durant le sommeil à l'aide de mystérieux engins.

Il est question que les robots soient appliqués à l'étude.

Le baccalauréat devient électronique ; le cadre de ce qu'on appelle les humanités vacille ; les fondations de la vieille Université sont ébranlées.

Qui sait même si, dans un proche avenir, professeurs et élèves se trouveront face à face ? Séparés par de diaboliques et compliqués appareils d'émission et d'enregistrement ?

Plaignons de tout cœur ceux qui, parmi leurs souvenirs, n'auraient pas à évoquer l'atmosphère d'un vieux Lycée, l'attentive bonté d'un Maître, les premières effusions d'une amitié qui fut nouée sur les bancs du Collège.

Ils n'auraient pas connu une des plus grandes douceurs de la vie.

Aujourd'hui tout semble hostile.

Il nous faut retrouver optimisme, enthousiasme et ferveur.

Vous êtes jeunes et le monde s'offre à vous.

Vous souhaitez réussir, ambition légitime ; la réussite apporte certainement une part de bonheur.

Il ne faut cependant pas qu'elle soit obtenue par des moyens qui ne seraient pas dignes de vous.

Rastignac est aussi pressé que dépourvu de scrupules. Il pense qu'il faut entrer dans la Société comme un boulet de canon. A quelle déconvenue et à quelles représailles s'expose celui qui nourrit de tels projets !

La réussite, la vraie, la seule, celle qu'on impose aux autres et dont on a le droit de tirer soi-même fierté, est tout autre chose. Elle est la récompense de la continuité dans l'effort.

Certes, les dons personnels y ont leur part. Je suis convaincu qu'il y a parmi vous des êtres pleins de promesses et des personnalités naissantes.

Des lycéens que j'ai sous les yeux, émergeront, j'en suis sûr, de hauts fonctionnaires, des savants, des ambassadeurs, des ministres, et qui sait, peut-être un Président du Conseil.

C'est à leurs dons et à leur application qu'ils devront ces belles carrières.

Napoléon dont le père de Rastignac a si bien parlé disait :

« Pour être un grand général, il faut que l'individu soit carré de base comme de hauteur ».

Que signifie un tel propos ? Que pour réussir, il faut non seulement des dons, mais aussi du caractère.

Comment n'auriez-vous pas votre part de succès, voire de triomphe ?

Il est d'autres intelligences plus modestes auxquelles tout à l'heure faisait si parfaitement allusion M. le professeur Barnoin.

Pour être moins douées, elles n'en sont pas moins promises à l'épanouissement.

L'application au travail n'est pas le moindre gage du succès.

L'armature de la nation est constituée précisément par des mérites moins éclatants.

Il n'est pas toujours nécessaire d'occuper la première place, ni même une place exceptionnelle, pour être utile à son pays.

La ténacité riante, associée à une naïve mais tranquille autorité, entraîne inéluctablement de tangibles et solides résultats ; c'est le triomphe des qualités moyennes.

L'après-guerre vous a fait une adolescence étrange, prématurément mûrie, plus lucide que la nôtre, moins frivole.

Vous marchez à pas très rapides, et vous gagnez chaque jour du terrain, mais vous avez encore à perfectionner l'esprit de méthode et la discipline de l'esprit, sans quoi les facultés natives n'atteignent pas à leur plénitude.

Vous êtes à présent la génération montante :

Celle qui part à l'assaut des positions du monde et de l'univers, du monde que vous aurez construit.

La génération précédente, vos Professeurs, vous ont apporté toutes les forces de leur dévouement et de leur savoir.

A vous maintenant dans votre vie d'homme, et de combattants que vous serez (car la réussite n'est qu'un long combat) de demeurer ces « Copains » dont notre illustre Jules Romains a tracé un portrait inoubliable.

La réussite que vous espérez, vous l'obtiendrez laissez-moi vous le dire, non seulement grâce à votre application, mais grâce aussi à la solidarité, en vous appuyant les uns sur les autres.

Je vous propose quelques slogans, pour sacrifier à la mode :

Méditez-les pendant les vacances...

Ils remplaceront certains proverbes désuets tels que : « l'habit ne fait pas le moine », « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Toutes affirmations totalement dévaluées aujourd'hui.

En voici qui me sont chers :

« La défausse, dans la vie, comme au bridge, reste la carte la plus difficile à jouer ».

- Le choix de ce qu'il faut abandonner.

- Les tendances à repousser, au profit des qualités que l'on devra cultiver au détriment des autres.

- En somme, trouver son personnel et durable climat.

Acte chirurgical délicat pour trancher entre le bon et le malin.

« On meurt sans avoir épuisé ses forces ».

C'est là, peut-être, une réflexion d'homme bien portant.

Mais n'avez-vous pas été souvent étonné des immenses et stupéfiantes réserves qu'offre l'organisme quand celui-ci est soutenu par une volonté sans défaillance ?

A la fin de la course, quelques rouages du moteur sont indemnes. Ils n'ont pas donné leur plein rendement, leur maximum.

On pouvait leur demander un plus grand effort, on pouvait mener une vie plus brûlante.

Et ceci me rappelle René Benjamin qui avait coutume, lorsqu'il brossait avec fougue le tableau de « La Vie prodigieuse d'Honoré de Balzac », de s'adresser à ses auditeurs en ces termes :

« Prenez votre température... Que sortent ceux qui n'ont pas de fièvre ! »

Que cette fièvre de l'enthousiasme vous confère une inépuisable jeunesse. La vieillesse commence le jour où meurt l'audace.

L'enthousiasme est un Dieu intérieur.

Dans les grandes occasions de la vie, appelez ce souffle divin qui d'après les Grecs, commande les actions viriles.

Rappelez-vous enfin et pour terminer, Montherlant qui, dans la « Reine Morte », par la voix du noble roi Ferrante fait jeter en prison Don Pedro :

« Condamné pour médiocrité ».

Tours, le 29 juin 1957

Professeur Pierre VIALLE